

# Section d'histoire de la médecine et des sciences naturelles

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft. Wissenschaftlicher und administrativer Teil = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles. Partie scientifique et administrative = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **143 (1963)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## 12. Section d'histoire de la médecine et des sciences naturelles

Séance de la Société suisse d'histoire de la médecine  
et des sciences naturelles

Samedi le 31 août 1963

*Président:* Prof. Dr E. H. ACKERKNECHT (Zurich)

*Secrétaire:* Prof. Dr med. H. FISCHER (Zollikon)

1. M<sup>me</sup> A. VIRIEUX (Pully-Lausanne) – *L'importance du rôle joué par Henri Berr pour le développement des études de philosophie et d'histoire des sciences (1863–1964).*

1963 est l'année centenaire de la naissance d'Henri Berr. Qu'il me soit permis de saisir cette occasion pour souligner l'importance de son rôle dans le développement des études d'histoire et de philosophie des sciences!

Conférant à l'histoire la tâche de reconstruire non seulement la succession des batailles et des traités diplomatiques mais aussi ce que furent les hommes, leurs idées et leurs sentiments, il marque que l'histoire peut être une science: Recueillir des faits avec érudition est indispensable, mais comme il n'y a de science que du général, accumuler une quantité de faits, même exacts, n'est pas faire œuvre historique (Si l'histoire doit être une science, elle ne peut se contenter de noter des faits uniques.): A moins d'être fataliste, on considère que *le fait historique est contingent*; ce qui, à première vue, s'opposerait à l'établissement de lois historiques mais, Cournot l'a bien démontré, la répétition peut faire jaillir du sein des faits contingents une nécessité et une loi générale, notées par *Toutes les fois que*. Dès lors, l'histoire peut s'ériger en science.

C'est d'abord en histoire que Henri Berr cherche à accomplir la synthèse des documents érudits, épars en histoire, et c'est en 1900, la création de la Revue de synthèse historique qui a l'ambition de rejeter des domaines de l'anthropologie, de l'ethnographie et de la sociologie, tout ce qui est vague et arbitraire et gardera ce qui est scientifique: L'on devait y voir l'histoire se compléter, s'organiser, se rattacher peu à peu à l'ensemble des sciences, faire apparaître, à la longue, ses résultats pratiques.

En 1926, il fonde le *Centre international de synthèse* et l'installe dans l'Hôtel de Nevers, 12, rue Colbert, qui abrite aujourd'hui les Archives internationales d'histoire des sciences, la Revue d'histoire des sciences et la Revue de synthèse qui a succédé, en 1930, à la Revue de synthèse historique. Depuis 1930, il organise des Semaines de synthèse où sont abordés des problèmes d'interscience, tel que celui de l'évolution, étudiée dans la première semaine de synthèse, dans le domaine de la biologie, et dans la quatrième, dans le domaine de la physique, la cinquième portant sur les notions de Science et de Loi. (On trouvera la liste des sujets traités dans les Semaines dans l'ouvrage d'Henri Berr paru posthume et qui est, comme le testament intellectuel et spirituel d'Henri Berr: *La montée de l'esprit.*)

En fondant le Centre international de synthèse, Henri Berr donne les précisions suivantes : « La préoccupation à laquelle répond le Centre international de synthèse est complémentaire, dans l'organisation de la Science, de celle que marquait, en 1868, l'opportune création de l'École pratique des hautes études. Il s'agissait alors de perfectionner les recherches érudites, la spécialisation, l'analyse : il s'agit aujourd'hui de promouvoir la synthèse. Ce n'est pas une réaction que l'on a en vue, mais un couronnement : on ne saurait trop insister sur ce point. La synthèse est chimérique sans l'analyse, l'analyse, stérile, sans la synthèse : elles s'appellent et doivent se régler l'une l'autre. La multiplication des spécialités, l'immense développement de chacune d'elles font que les sciences se juxtaposent plus qu'elles ne se pénètrent. On peut toutefois concevoir des moyens pour activer la symbiose des sciences, artificiellement séparées et classées trop empiriquement... C'est pour nous amener à construire la Science que le Centre international de synthèse a été créé, avec son organe, la Revue de synthèse et les Semaines de synthèse, consacrées à l'étude des problèmes d'interscience.

Henri Berr distingue deux types de synthèses : l'une, la synthèse pratique et pédagogique qui tend à masquer le caractère hypothétique de ses recherches, l'autre, la synthèse érudite qui est soumise aux conditions suivantes : toute affirmation doit être accompagnée de ses preuves, toute ignorance y est avouée, tout doute, formulé, toute hypothèse, énoncée comme hypothèse. Il y a place, même dans le travail d'érudition, pour l'hypothèse, dès lors que, fondée sur un certain nombre de faits ou de documents, elle se donne pour ce qu'elle est et appelle la vérification. « Plus la synthèse érudite a d'ampleur, plus elle a un caractère provisoire ; plus aussi, elle doit afficher ce caractère en multipliant les points d'interrogation. »

Si Henri Berr a joué un rôle de premier plan pour changer la conception de l'histoire, son importance n'est pas moins grande sur le plan de la philosophie des sciences par les efforts qu'il a suscités pour élaborer des concepts interscience qui fussent clairs. Du point de vue de l'histoire des sciences, il a suscité de nombreux travaux : il donne, à propos de ces ouvrages, les précisions suivantes : « Les volumes qui dans l'*Evolution de l'Humanité* sont consacrés à l'histoire des sciences ont surtout pour but... de montrer l'esprit humain à l'œuvre pour comprendre la nature. Leur intérêt est multiple. On y voit l'outillage mental, en quelque sorte, se former, les méthodes se constituer qui donnent prise à l'homme sur le réel. On y voit s'amasser les résultats positifs qui serviront dans la pratique de la vie, mais qui, d'autre part, permettront de rectifier peu à peu les vues *a priori*, les explications imaginatives qu'a fait jaillir de l'esprit un besoin prématuré et impérieux de savoir. » Parmi ces volumes, notons principalement, le volume de Léon Robin sur la *Pensée grecque et les origines de l'Esprit scientifique*, celui de Guyénot sur *les Sciences de la vie au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, enfin ceux d'Abel Rey consacrés à la *Science dans l'Antiquité*. L'intérêt d'Henri Berr s'est marqué pour l'Histoire des sciences en prenant une part active au tout premier Congrès qui fonda

l'Académie internationale d'histoire des sciences, en accueillant Aldo Mieli, réfugié politique qui légua, ainsi que M<sup>me</sup> Metzger et P. Brunet, sa bibliothèque au Centre de synthèse, y créant ainsi la plus riche bibliothèque de Paris pour l'Histoire des sciences. Il marqua aussi son intérêt pour l'Histoire des sciences en accordant son appui à Pierre Brunet pour fonder, en 1947, la Revue d'Histoire des sciences. Henri Berr a donc joué un rôle de premier plan dans le domaine de l'histoire de la pensée scientifique parce qu'il a été un animateur.

**2. Frau R. C. H. TANNER (Wallington, England) – *Über die Zeichen der Elementarmathematik.***

Die Zahlzeichen, das Minus und das Plus, die Zeichen der Gleichheit und der Ungleichheit, wurden zeitlich in dieser Reihenfolge eingeführt: das kann mit Sicherheit gesagt werden, denn die Zeit von einem zum nächsten ist sehr bedeutend. Jedoch wurden die betreffenden Grundbegriffe viel früher allgemein benützt. Dabei ist wesentlich, dass die Entstehung der Begriffe gerade in der umgekehrten Reihe als die der Zeichen erfolgte. Das ist in der Tat auch, was man naturgemäss und aus psychologischen Gründen erwartet.

Die genaue Entstehung der Zeichen und deren Ursprung ist weniger gewiss. Die Verbreitung in den allgemeinen Gebrauch und die allmähliche Ausschaltung von weitschweifigen Varianten war sehr langwierig. Die frühesten Quellen, die unsere heutigen Zeichen verwenden, können weder die allgemeine Verwendung noch Originalität mit Sicherheit beweisen.

Die Auseinandersetzung ist dadurch noch erschwert, dass die Tatsachen in mathematisch-historischen Berichten, besonders bei den algebraischen Zeichen, unklar oder ohne Berechtigung oder sei es denn gar nicht hervorgehoben sind. Strenge Trennung von Zeichengeschichte und Konzeptengeschichte könnte hier behilflich sein.

**3. H. BUSS (Basel) – *Sozialmedizinisches aus dem alten Rom.***

Anschliessend an frühere Arbeiten des Autors über die Verhältnisse in der ägyptischen und griechischen Gesellschaft der Antike wird versucht, die sozialen und gesundheitlichen Zustände der Handwerker und der Bergwerksarbeiter in der römischen Republik und im Kaiserreich kurz zu illustrieren. Für deren Einschätzung im gesellschaftlichen Leben ausschlaggebend ist die von Cicero (106–43 vor Chr.) zum Ausdruck gebrachte Geringschätzung aller Handarbeit (*De officiis*, lib. I). Die Ausbeutung der vor allem in Spanien sich befindenden Bergwerke erfolgte durch Pächter, dann durch den Staat in eigener Regie, als Arbeitskräfte dienten Sklaven und zu Zwangsarbeit Verurteilte (Verbrecher, Gefangene, christliche Märtyrer), unter denen sich später bestimmte Korporationen

(sog. «collegia») bildeten. In technischer Hinsicht waren der Einsturz und der Wassereinbruch besonders gefürchtet. Die Ingenieure konstruierten Drainagesysteme. In sozialer Hinsicht ist die Freilassung tüchtiger Fachleute aus dem traurigen Sklavenlos zu erwähnen. Literarisch sind Martial, Juvenal und besonders Lucrez («De natura rerum», V. 806–817) als Augenzeugen für die gesundheitswidrigen Zustände bedeutsamer als die Ärzte, von denen nur Galen (130–200) die Kupfergruben von Zypern einer besonderen Beschreibung würdigt. In der technischen Prophylaxe zeichnet sich der Architekt Vitruv (1 Jh. vor Chr.) aus. Abschliessend wird auf die Anfänge der gegenseitigen Hilfe im Krankheitsfalle hingewiesen. Einige Bilder dienen als Illustration.

4. N. MANI (Basel) – *Die Begründung der modernen Leberpathologie durch Frerichs*. Kein Manuskript erhalten.

5. HANS JENZER (Bern) – *Johann Friedrich von Herrenschwand, ein bedeutender Berner Arzt im 18. Jahrhundert*.

Johann Friedrich von Herrenschwand wurde am 25. April 1715 in Murten geboren. Nach dem Besuch der untern und obern Schule in Bern studierte er in Strassburg, Jena und Leiden Medizin und promovierte unter Boerhave zum Doctor medicinae. Seine Promotionsarbeit trägt den Titel: «Dissertatio medica inauguralis sistens historiam Mercurii medicam.» Wenig später wurde er Garnisons- und Spitalarzt in Tournai und gleichzeitig Leibarzt des Herzogs von Hessen-Homburg. 1742 begab er sich zur weiteren Ausbildung nach England, kehrte aber schon im Frühjahr 1743 in seine Vaterstadt Murten zurück, wo er das Stadtphysikat erhielt. Doch schon nach zwei Jahren wird er auf Vorschlag Hallers vom Herzog von Sachsen-Gotha zum Leibarzt des Erbprinzen berufen und begleitet diesen erst nach Genf und dann nach Paris, wo er schon 1748 zugleich eine Privatpraxis eröffnete. Da er 1750 zum Arzt des Schweizergarderegiments ernannt wurde und sich zugleich seine Privatpraxis erweitert hatte, quittierte er den Dienst beim Erbprinzen von Sachsen-Gotha und blieb noch bis 1757 in Paris. In diesem Jahre verheiratete er sich mit Margareta Weibel von Murten und liess sich in dieser Stadt als praktizierender Arzt nieder. Vorübergehend war er nochmals als Leibarzt am Hofe des Herzogs von Sachsen-Gotha tätig; doch da seine Frau, auf Drängen ihrer Angehörigen, ihm nicht ins Ausland folgen wollte, kehrte er nach anderthalb Jahren wieder nach Murten zurück und blieb dort bis 1766. Jetzt erreichte ihn der Ruf des jungen Polenkönigs Stanislaus August, der einen Leibarzt suchte und sich nach der Absage von Tronchin in Genf und Tissot in Lausanne durch Vermittlung von Pfarrer Elie Bertrand an Herrenschwand wandte, der sogleich zusagte. Die Reise führte ihn über Wien, wo Herrenschwand nicht nur den befreundeten van Swieten besuchte, sondern auch Maria Theresia vorgestellt wurde; im November 1766 gelangte er nach Warschau. König Stanislaus beauf-

trachte ihn mit der Reorganisation des darniederliegenden Gesundheits- und Medizinalwesens in Polen und mit der Ausarbeitung eines Entwurfs für eine zu gründende medizinische Akademie in Warschau. Diese beiden Aufgaben fasste Herrenschwand in einem ausführlichen, vielseitigen Schreiben zusammen, und seine Vorschläge wurden im Sommer 1768 vom polnischen Parlament gutgeheissen und finanziert, kamen aber wegen der ausbrechenden politischen Wirren nie zur Ausführung. Schwer erkrankt, bat Herrenschwand König Stanislaus im Spätherbst 1768 um einen Heimaturlaub, der ihm gewährt wurde. Die mühselige Reise sollte drei Monate dauern, und erst im Februar 1769 gelangte Herrenschwand nach Murten und erholte sich in den kommenden Monaten nur langsam von seiner Krankheit. Unterdessen hatten sich die politischen Wirren in Polen derart zugespitzt, dass eine Rückkehr nach Warschau für Herrenschwand, der doch seine Familie mitnehmen wollte, nicht mehr in Frage kam. König Stanislaus hatte dafür volles Verständnis. Noch viele Jahre blieben der unglückliche Polenkönig und sein Leibarzt in brieflicher Verbindung. Nachdem Albrecht von Haller 1777 gestorben war, wurde Herrenschwand 1779 von der Berner Regierung als «conultierender» Arzt nach Bern berufen, wo er bis zu seinem Tode (Sommer 1798) blieb. Im Jahre 1788 erschien sein Buch zugleich in deutscher und französischer Sprache: «*Traité des principales et des plus fréquentes maladies externes et internes*», ein Werk, das medizinisch noch ganz auf der Humoralpathologie fusst und das eine Mittelstellung einnimmt zwischen medizinischem Lehrbuch und volksmedizinischem Werk. Herrenschwand war Mitglied der Bernischen Oekonomischen Gesellschaft und Membre agrégé der Société royale de médecine de Paris. 1793 hatte er das Bürgerrecht von Bern erhalten. Ferner war er durch Kaiser Franz 1757 in den Reichsadelstand und 1768 von König Stanislaus in den polnischen Adelsstand erhoben worden.

Die spärlichen Angaben in der Literatur über Herrenschwand (Biographisches Lexikon der hervorragenden Ärzte aller Zeiten und Historisch-biographisches Lexikon der Schweiz) beruhen fast durchweg auf der Murtenchronik von Johann Friedrich Engelhard (Bern 1828) und sind nicht nur lückenhaft, sondern auch zum Teil falsch. Die vorliegende Arbeit stützt sich auf das Familienarchiv der Familie Herrenschwand, das im Besitz der Bernischen Burgerbibliothek ist. Es enthält eine Unzahl von Briefen, Urkunden, Tagebuchnotizen und mehrere Entwürfe für die Gründung der polnischen Akademie in Warschau. Ferner bearbeitete ich eine Anzahl Briefe aus den Bibliotheken von Genf und Krakau sowie gegen 40 bis jetzt unveröffentlichte an Albrecht von Haller gerichtete Briefe, mit dem Herrenschwand nicht nur eng befreundet war, sondern den er auch in den letzten zwei Jahren seines Lebens behandelt hat.

(Die vorliegende Arbeit ist als vorläufige Mitteilung zu betrachten.)

**6. E.-R. MÜLLENER (Zürich) – *Die Anfänge der Meningitisforschung im Genfer medizinischen Schrifttum.***